

Extrait de *Notre mal vient de plus loin, Penser la tuerie du 13 novembre* de Alain Badiou, introduction.

Cet ouvrage constitue la transcription d'une conférence donnée par A. Badiou au théâtre de la Commune d'Aubervilliers, le 23 novembre 2015, soit 10 jours exactement après les attentats du 13 novembre 2015 à Paris.

« Je voudrais d'abord dire dans quel état d'esprit je pense qu'il faut parler de ce qui est une atroce tragédie ; parce qu'évidemment, comme on le sait, et comme c'est dangereusement martelé par la presse et par les autorités, la fonction de l'affect, de la réaction sensible est, dans ce genre de situations, inévitable et dans un certain sens, indispensable. Il y a quelque chose comme un traumatisme, comme le sentiment d'une exception intolérable au régime de la vie ordinaire, d'une irruption insupportable de la mort. C'est là quelque chose qui s'impose à tous et qu'on ne peut pas contenir, ni critiquer.

Cependant, il faut tout de même savoir - c'est un point de départ pour ce que j'appelle l'état d'esprit - que cet inévitable affect, dans ce genre de circonstances tragiques, expose à plusieurs risques, risques que je voudrais rappeler.

(...) [L'un des risques] de cette domination du sensible, c'est de renforcer les pulsions identitaires. C'est un mécanisme naturel, là aussi. Il est évident que lorsque quelqu'un meurt accidentellement dans une famille, la famille se regroupe, se resserre, et, dans un certain sens, se renforce (...) [Il y a un autre péril] qui est de faire exactement ce que les meurtriers désirent, c'est-à-dire obtenir un effet démesuré, occuper la scène interminablement de façon anarchique et violente, et finalement créer dans l'entourage des victimes une passion telle qu'on ne pourra, à terme, plus distinguer entre ceux qui ont initié le crime et ceux qui l'ont subi. Parce que le but de ce type de carnage, de ce type de violence abjecte, c'est de susciter chez les victimes, leurs familles, leurs voisins, leurs compatriotes, une sorte de **sujet obscur**, je l'appelle comme ça, **un sujet à la fois déprimé et vengeur**, qui se constitue en raison du caractère de frappe violente et presque inexplicable du crime, mais qui est aussi homogène à la stratégie de ses commanditaires. Cette stratégie anticipe les effets du sujet obscur : la raison va disparaître, y compris la raison politique, l'affect va prendre le dessus et on répandra ainsi partout le couple de la dépression abattue - « je suis hébété », « je suis choqué » - et de l'esprit de vengeance (...). Ainsi, conformément aux désirs des criminels, ce sujet obscur se révélera capable à son tour du pire, et devra à terme être reconnu par tous comme symétrique des organisateurs du crime.

Alors, pour parer à ces (...) risques, je pense qu'**il faut parvenir à penser ce qui est arrivé**. Partons d'un principe : **rien de ce que font les hommes n'est inintelligible**. Dire : « je ne comprends pas », « je ne comprendrai jamais », « je ne peux pas comprendre » est toujours une défaite. **On ne doit rien laisser dans le registre de l'impensable**. La vocation de la pensée, si l'on veut pouvoir, entre autres choses, s'opposer à ce que l'on déclare impensable, c'est de le penser. Bien entendu, il y a des conduites absolument irrationnelles, criminelles, pathologiques, mais tout cela constitue pour la pensée des objets comme les autres, qui ne laissent pas la pensée dans l'abandon ou dans l'incapacité d'en prendre la mesure. **La déclaration de l'impensable, c'est toujours une défaite de la pensée, et la défaite de la pensée, c'est toujours la victoire précisément des comportements irrationnels, et criminels** ».